

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 28/3 (2001)

DOI: 10.11588/fr.2001.3.46486

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

stückelt, und man hat durchweg den Eindruck, daß hier gutes »Französisch« geschrieben wird. Auch muß man die intelligente und fast immer sinngerechte Übersetzung von zweideutigen Wörtern lobend hervorheben. Das Wort »Gefecht« wird so je nach Sinnzusammenhang mal mit »engagement« (wenn es sich um ein Einzelgefecht handelt), mal mit »bataille« übersetzt (wenn es sich um die eigentliche Schlacht handelt). Man kann fast behaupten, daß Murawiec oft präziser als Clausewitz selbst formuliert. Natürlich sind manche »Übersetzungsentscheidungen« bestreitbar. So etwa gibt das Wort »engagement« nicht voll die Idee vom Gefecht wieder, denn letzteres ist immer bewaffneter Kampf, während ein »engagement« schon mit der bloßen Truppenaufstellung am eventuellen Kampfschauplatz gegeben ist.

Natürlich hat diese didaktische Klarheit auch ihren Preis. Viele Nuancen und »Friktionen« im Clausewitzschen Denken werden oftmals glattgebürstet. Man mag manche Formulierungen des Militärphilosophen als unbeholfen, mißverständlich oder gar als unverständlich empfinden, aber es erscheint uns, daß diese Schreibart eben seinen undogmatischen, ja relativistischen Geist widerspiegelt, dessen Verständnis auch für den Leser interessant gewesen wäre. Mit Murawiec wird Clausewitz also weit klarer, aber auch »militärischer« und »dogmatischer«, als es dieser sensible Geist wirklich gewesen ist. Dafür nur ein Beispiel. Im achten Buch schreibt Clausewitz: »Wir werden uns also dazu verstehen müssen, den Krieg, wie er sein soll, nicht aus seinem bloßen Begriff zu konstruieren, sondern allem Fremdartigen, was sich darin einmischt und daransetzt, seinen Platz zu machen, aller natürlichen Schwere und Reibung der Teile, der ganzen Inkongruenz, Unklarheit und Verzagttheit des menschlichen Geistes (...)«. Murawiec übersetzt so: »Il faudra donc nous résoudre à constituer un modèle de la guerre qui ne dérive pas de son pur concept mais qui incorpore toutes sortes d'éléments extrincèques qui s'y immiscent et le modifient, l'inertie naturelle et la friction des parties entre elles, l'inconséquence, l'imprécision, la timidité de l'esprit humain (...)«. Ein »Modell des Krieges« wollte Clausewitz nie, wie es die Übersetzung Murawiecs nahelegen könnte, und auch der Begriff »dérive« (ableiten) trifft das Provisorische des Ausdrucks »konstruieren« kaum. Es ist nicht ungerecht zu sagen, daß Murawiec Clausewitz fast durchweg in diesem klaren, aber etwas simplistischen Stile »dozieren« läßt.

Wenn man also die Übersetzung Murawiecs als gut und didaktisch lobend hervorheben kann, so darf man es bedauern, daß der Autor den »Charme« der Clausewitzschen Unbestimmtheit und Offenheit nicht genügend würdigt und darin anscheinend wie Camon nur deutsche Nebelschwaden erblickt.

Thomas LINDEMANN, Toulouse

Sabrina MÜLLER, Soldaten in der deutschen Revolution von 1848/49, Paderborn (Schöningh) 1999, 357 S. (Krieg in der Geschichte, 3).

Il était intéressant de se pencher sur l'attitude des troupes à l'égard des mouvements révolutionnaires qui ont secoué l'Allemagne en 1848–1849 et, partant, d'apporter un éclairage nouveau sur les causes de l'échec de cette révolution. C'était une tâche difficile car les divers États qui formaient l'Allemagne entretenaient des armées (relativement faibles) basées sur des lois de recrutement variables et injustes, taxant lourdement les populations, encore largement rurales. On constate à la lecture des paragraphes extrêmement fouillés consacrés à l'origine sociale de la troupe et aux motivations qui pouvaient les conduire soit à accepter l'état militaire soit le honnir et l'éviter, combien le paupérisme était présent. Toutefois, comme le démontre l'auteur, contrairement aux thèses alors acceptées, les soldats d'origine non rurale, ou semi-rurale, n'ont pas été les moins zélés quand ils ont dû combattre les troupes révolutionnaires. Les situations régnant en mars–avril 1848 ne sont pas, ne sont plus, celles du printemps 1849 et il est difficile, voire hasardeux, de vouloir tirer des conclusions quant aux aspirations profondément démocratiques, à défaut d'autre terme, des soldats rele-

vant des divers contingents allemands. Les rapprochements entre les bourgeois démocrates et les soldats ont été nombreux et on voit bien qu'ils n'ont pas été insensibles aux slogans révolutionnaires et le soulèvement militaire du 11 mai 1849 en est l'exemplification. Cependant, les innombrables excès commis spontanément par les soldats sur des civils, allant jusqu'aux agressions à coup de sabre et les actes de pillage et même de tueries inutiles, prouvent aussi que l'esprit de corps, l'influence morale des officiers, notamment dans l'artillerie et la cavalerie, l'emportaient sur les aspirations à l'amélioration de leur statut social. En fait, il en ressort une mosaïque de réactions qui montrent combien était encore faible l'intelligence politique de ces hommes qui, finalement, ont rarement reculé devant les troupes révolutionnaires, surmontant leurs hésitations à tirer sur ceux qui voulaient les accueillir comme des »frères allemands« et des ouvriers et paysans, comme eux. Le rôle des officiers des divers contingents, Prusse, Nassau, Hesse, Bade Wurtemberg, Bavière ... est ici mis en exergue et, si certains sont peu prisés de la troupe et peuvent être chassés et malmenés, leur influence antirévolutionnaire fut très marquée. Aux campagnes d'affichage d'écrits séditionnels, aux tentatives de débauchage et d'incitation à la désertion, ils surent présenter une contre argumentation efficace: les mesures disciplinaires et la proclamation de l'état de siège remirent de l'ordre. Cette étude confirme bien qu'aucune révolution ne peut aboutir sans le soutien de l'armée et en l'occurrence, l'attachement paradoxal aux potentats locaux, qui, parfois, n'hésitèrent guère à reculer devant les aspirations de leurs troupes, contribua à resserrer les liens de la discipline. L'auteur n'a peut-être pas bien perçu la fragilité de la conscience politique des soldats, mal préparés à accepter l'inconnu, à abandonner une existence pourtant misérable et sans perspectives de promotion dans la majorité des cas. Son étude de la carrière des sous-officiers et caporaux est à cet égard exemplaire.

On ne peut s'empêcher de dresser un parallèle avec les événements qui se sont déroulés à Paris lors de l'insurrection de 1848. De même, le coup d'État de Louis-Napoléon du 2 décembre 1851 revient forcément en mémoire car la troupe s'est le plus souvent montrée impitoyable. Là s'arrête la comparaison mais l'éducation politique des classes laborieuses françaises devait être nettement plus avancée que celles des Allemands, plus urbanisée et organisée. D'ailleurs ne retrouve-t-on pas les »vieilles barbes« de 1848 lors de la Commune? Il est d'ailleurs intéressant de constater, en lisant cette étude parfois brouillonne, que le mot de »république« suffisait à déclencher l'ire des soldats qui, en mai-juin 1849, au vu de l'échec du mouvement révolutionnaire, retournèrent opportunément leur veste.

Ce travail considérable et difficile à structurer, repose sur une bibliographie et des sources abondantes, d'une richesse étonnante, puisées dans 16 dépôts d'archives de niveaux divers. Il ouvre en tout cas de nouvelles voies de recherches et témoigne des ambitions amples et polymorphes des historiens d'Outre-Rhin.

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Winfried BAUMGART, *Europäisches Konzert und nationale Bewegung. Internationale Beziehungen 1830–1878*, Paderborn (Schöningh) 1999, XV–600 S. (Handbuch der Geschichte der internationalen Beziehungen, 6).

Seit den Strukturveränderungen des internationalen Systems von 1989/90 ist das Interesse an der Geschichte der internationalen Beziehungen wieder neu erwacht. Viele Historiker bemühen sich zudem, die als methodisch anfechtbar und überholt geltende traditionelle Diplomatiegeschichte hinter sich zu lassen und die internationale Geschichte durch einen umfassenderen Politikbegriff zu erweitern, um gleichsam »multiperspektivisch« auf Perzeptionen, transnationale Prozesse, das internationale System oder die Vernetzung von Gesellschaften und Staaten zugreifen zu können. Auch das »Handbuch der Geschichte der internationalen Beziehungen«, herausgegeben von Heinz Duchhardt und